

# Timkat, le grand rendez-vous

Colorée et musicale, la fête de Timkat commémore le baptême du Christ dans le Jourdain en rassemblant plusieurs milliers de personnes. Célébration chrétienne à laquelle participent aussi les musulmans...

Par Michel Petrossian  
Xoxox xoxx xoxxxx xoxxo

**T**imkat, fête où le prix du citron vert flambe. Ce n'est pas là, certes, que réside la caractéristique première de cette célébration inscrite au patrimoine immatériel de l'humanité par l'Unesco en 2019; mais le détail montre à quel point Timkat est au cœur d'un moment sociétal où le renouvellement de la communauté se tisse à plus d'un titre. Car de jeunes gens, armés de citrons verts, parcourent les rues pendant la fête, et les jettent aux jeunes filles pour leur signifier qu'ils sont charmés. Si l'une d'entre elles ramasse le petit agrume, cela vaut acceptation de poursuivre l'échange. Bien des foyers éthiopiens ont été fondés grâce à ce jeu codifié, et le fait qu'il soit associé à Timkat («baptême» en amharique) dit bien la singularité de cette épiphanie qui commémore le baptême du Christ.

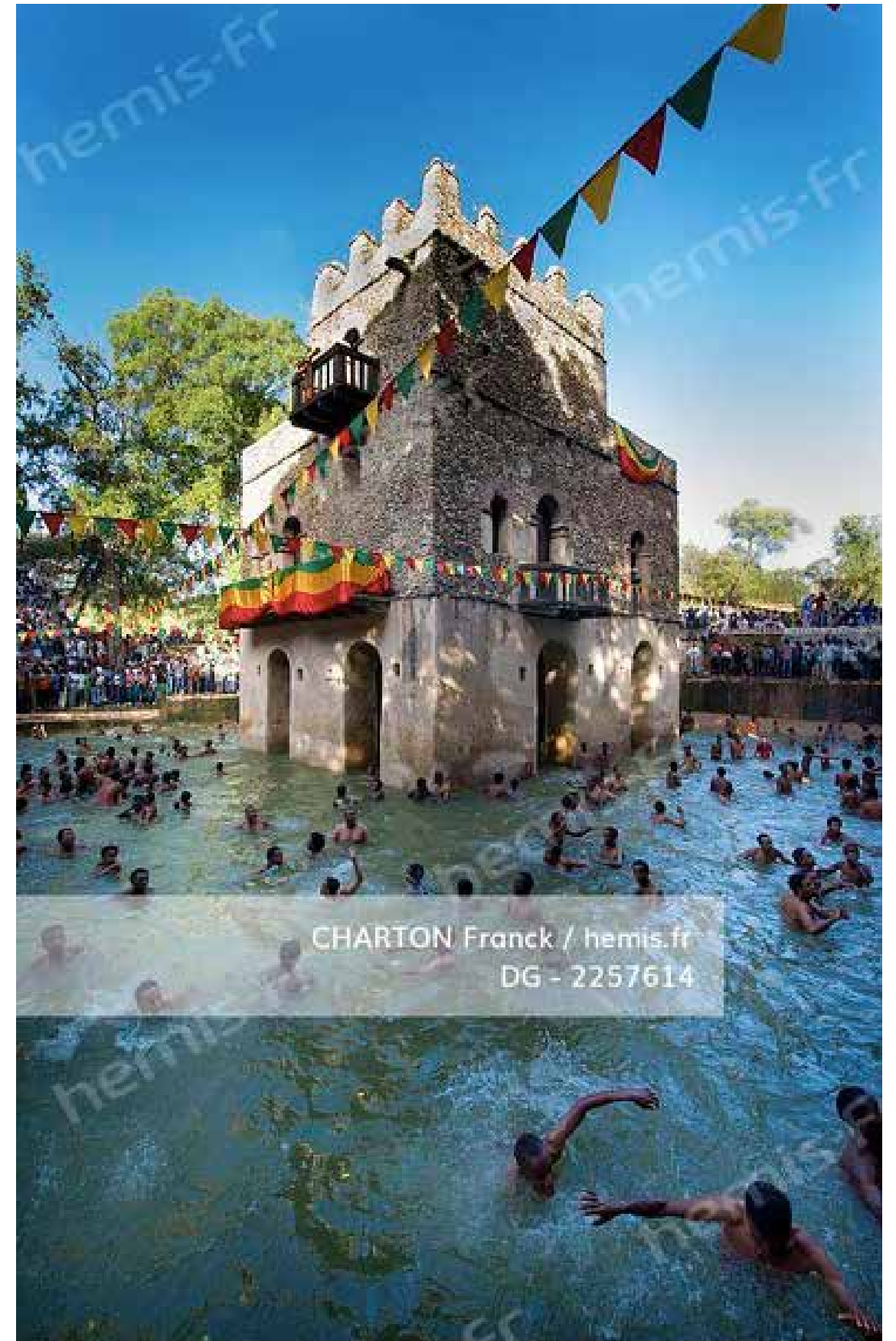
Dans un pays multiethnique et pluriethnique Timkat est la seule fête célébrée par tous. Bien qu'elle soit chrétienne, les musulmans y participent également, par exemple ceux de la province de Wello, pourtant majoritaires, qui font pour l'occasion le pèlerinage jusqu'à Lalibela.

Timkat est célébrée durant trois jours, du 10 au 12 terr du calendrier éthiopien (soit du 18 au 20 janvier), bien que dans certaines régions sa durée se prolonge d'un, deux ou trois jours supplémentaires, s'enchaînant sur la fête du Père et du Fils, celle de saint Arégawi ou de saint Qirqos.

La présence de jeunes gens est frappante. Dans une société traditionnelle où l'autorité parentale est primordiale, Timkat est une période de grande liberté. Les jeunes gens des deux sexes peuvent dormir hors de la maison sans rendre de comptes. Cette liberté participe à l'extraordinaire joie qui règne autour de la célébration, mais elle est aussi signe de confiance: les jeunes sont considérés comme les gardiens de la foi. Avec les prêtres et les fidèles pieux, guidés par les chants incessants des *dabtara* – chœurs professionnels – les jeunes veillent toute la nuit sur les *tabot* sortis de leurs églises.

### Les *tabot* en procession

Le *tabot* – mot guèze, de l'araméen *tebouta*, «arche» – se veut une réplique de l'arche d'Alliance, qui contenait notamment les tables de la Loi. Tout Éthiopien pieux croit que l'objet le plus sacré du Temple de Jérusalem se trouve aujourd'hui en Éthiopie. Le *Kebrä Nagast*, récit épique principal, relate les aventures de l'arche d'Alliance, depuis son enlèvement par le roi Ménélik, fils du roi Salomon et de la reine de Saba, jusqu'à son arrivée à l'église Sainte-Marie-de-Sion à Axoum où elle est constamment gardée par un moine choisi à vie par ses confrères. Chaque église possède un *tabot*, conservé dans le *maqdas*, son «Saint des Saints». Matériellement il s'agit d'une plaque rectangulaire en marbre, albâtre ou ●●●



CHARTON Franck / hemis.fr  
DG - 2257614

Baignade rituelle collective dans un bassin lors de la fête de Timkat, à Gondar  
Le bâtiment au centre du bassin est attribué au roi Fasiladas (1603-1667).

© Franck Charton/hemis.fr

●●● bois d'acacia, dont la longueur varie entre 15 et 40 centimètres. Le *tabot* est l'objet le plus sacré du culte éthiopien. Non seulement il est interdit de le toucher, mais sa vue même est défendue aux fidèles. Lors de la procession de Timkat, le seul moment où ils apparaissent publiquement, les *tabot* sont cachés sous un dais épais de soieries aux couleurs vives.

Les trois jours principaux de Timkat sont un vaste mouvement, d'abord centrifuge, lorsque les *tabot* de toutes les églises d'une région sont solennellement portés vers le lieu principal du rassemblement, ensuite centripète dans la direction inverse, lorsque les *tabot* escortés par les prêtres et accompagnés d'une très nombreuse foule sont rapportés dans leurs églises respectives. Entre les deux, la bénédiction de l'eau donne lieu à d'impressionnantes réjouissances aquatiques. Le troisième jour est dédié à l'archange Michel et commémore également le miracle des noces de Cana.

### On s'arrose, on rit, on se signe

Le point culminant du grand rendez-vous liturgique éthiopien se situe donc au deuxième jour (11 terr/19 janvier), qui est Timkat à proprement parler. La commémoration du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain est précédée de multiples rites, notamment le *shibsheba*, danse sacrée des *dabbara*. Tenant un bâton de prière et un sistre, ces chantres dessinent par des mouvements symboliques qui s'accroissent très progressivement la montée de Jésus de Galilée à Jérusalem, pour être baptisé par Jean. Un long sermon préside au moment le plus attendu. Les prêtres bénissent l'eau et aspergent enfin les fidèles qui, de sages, immobiles et silencieux, se transforment soudain en une immense foule en liesse. De puissants jets d'eau glacée se déversent sur des dizaines de milliers de fidèles qui se pressent autour du Timkete Bahr, une piscine à fond bleu, souvent en forme de croix latine, construite expressément pour Timkat. Plusieurs plongent dans le bassin, d'autres reçoivent de vastes éclats, on s'arrose, on rit, on se signe. Ce rite très rafraîchissant est

censé laver de tous les péchés de l'année, et il opère le renouvellement des vœux baptismaux, par la participation symbolique au baptême de Jésus.

La fête, qui a déjà commencé la veille, le 18 janvier, accompagné de jeûne, est désignée sous le nom de «Ketera», littéralement «blocage de l'eau». C'est le moment où tous les *tabot* vont converger vers le Timkete Bahr, et la procession est une expérience en soi. Sortant de l'église Saint-Gyorgis à Bahar Dar, ville située au bord du lac Tana, les prêtres aux ombrelles multicolores défilent sur un tapis rouge bordé de feuilles de palmier. De jeunes gens s'affairent dans des mouvements incessants pour dérouler et enrouler le tapis, afin que le pied des prêtres portant le *tabot* ne touche pas terre. Pour prévenir de l'arrivée du cortège, les diacres font sonner des trompes en cuivre, souvenir du shofar qui sanctifie les fêtes. Le passage d'un chariot d'encens ajoute à la solennité de la procession. Si une spontanéité organique règne à chaque étape, tout rappelle les réjouissances bibliques qui accompagnaient l'arche d'Alliance que le roi David rapportait dans sa capitale.

Le gigantesque décor vétérotestamentaire se met en route, une fresque antique s'anime, composée d'enfants vêtus d'habits colorés qui se tiennent par les épaules et battent des mains, de catéchumènes aux étoles bleues et mitres sur les têtes, de jeunes filles aux châles blancs... Les battements de mains s'entremêlent aux mouvements corporels, les pèlerins chantent, paumes tendues vers le ciel. À Timkat, tout le corps est lié à la célébration, le corps individuel pris dans ce mouvement multiple, le corps social composé d'individus qui ne font qu'un, malgré des fonctions distinctes.

Le long du cortège, des marchands ambulants vendent du *tedj*, hydromel éthiopien, et du *talla*, bière traditionnelle, ainsi que de modestes friandises accessibles à tous: beignets, pois verts en branches, et surtout tiges de canne à sucre, qu'ils tranchent habilement avec des faucilles forgées à la main. De-ci de-là se forment des vortex de jeunes gens, filles ou garçons. Chantant de



Musiciennes et musiciens lors de la fête de Timkat jouant du begena, grande harpe portative à dix cordes.

© Frédérique Brulé

brèves ritournelles, distinctes des chants processionnels, ils tournent sur eux-mêmes par petits cercles, parvenant parfois à des états quasi extatiques.

### Au son du kebero, du begena...

Pour donner une cohésion à l'ensemble, un instrument liturgique joue un rôle de coordination, le kebero, grand tambour conique et biface. Sa face large signifie la divinité du Christ, sa face étroite, son humanité. Le tissu rouge qui enveloppe le fût renvoie au manteau de pourpre du Christ et les lanières de cuir qui tendent les peaux sont un rappel de la flagellation. Jouer du kebero est un exploit physique. Non seulement il faut supporter son poids considérable, mais aussi se mouvoir en cercle, sauter à pieds joints, et dessiner les cycles rythmiques complexes, faits de cinq, sept ou onze temps... Les joueurs de kebero se relaient fréquemment et il est remarquable qu'ils soient indistinctement hommes ou femmes. Un double coup accentué du kebero marque une césure. Un silence se fait et un espace est dégagé pour préparer l'arrivée des Vierges de Sion.

Un chœur d'une centaine de jeunes femmes vêtues de blanc apparaît, chacune jouant du begena, grande harpe portative à dix cordes.

Les instruments n'accompagnent pas la mélodie chantée, mais la doublent deux octaves plus bas, ce qui donne un sentiment d'espace, de distance et de mystère. Sans marquage rythmique, la musique plane, comme immatérielle, ce qui contraste avec les pulsations qui se déploient au début du cortège. C'est comme si la continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament était présentée spatialement, ce chœur des Vierges de Sion renvoyant au chant ultime des 144.000 témoins de l'Apocalypse.

Une femme courbée, occupée à balayer le chemin devant le cortège se redresse soudain et révèle sa silhouette élancée, d'une grande beauté. Elle agite gracieusement son balai comme les prêtres agitent leurs bâtons de prière, et son voile translucide retient le mouvement de ses immenses boucles d'oreilles en cercles dorés. Plus frappante encore que sa figure, c'est sa voix d'une pureté et d'une justesse inattendues qui se détache de la foule et s'élève en se perdant dans l'azur. Au loin, les hululements d'approbation se déploient en réponse à cette envolée lyrique incomparable. Si ce n'est déjà fait, il est certain qu'à la fin de la procession la Callas de Bahar Dar sera bombardée de citrons verts... ●